

triomphe des trois jours. Les Tuileries portent à l'entrée principale du côté de la cour, les traces d'un boulet du 10 août 1792, et du côté du jardin, à l'une des colonnes de la chapelle, les traces d'un boulet du 29 juillet 1830... Mais les patrouilles bleues et grises m'arrachent à cet examen méditatif, et m'avertissent que 1792 et 1830 n'appartiennent plus maintenant qu'à l'histoire.

Voici la colonne : comme son bronze reluit à la lune ! puis les douze statues-fantômes du pont de la Concorde. Je me hâte : j'arrive aux hauteurs de Chaillot. Là fut tracé le plan du palais du fils de Napoléon ; la fut parodié le ridicule Trocadéro ; devant moi, est le Pont d'Iéna dont les arches, d'abord enrichies de grands aigles, ont vu ces emblèmes devenir les chiffres de Louis XVIII, et transformés ensuite en sabliers ailés. Étrange leçon !

La Diane bat à l'École militaire ; le premier rayon du soleil brille sur la colline et sur les mausolées du cimetière de l'Est. Paris se réveille.

EUGÈNE BRIFFAULT.



LE JUSTE MILIEU

ET

LA POPULARITÉ.



Pour aller au plus court, je prends tout d'abord la forme dialoguée. De la sorte, on généralise avec des individualités, et l'on indique une idée avec une situation.

Voici donc un candidat à la députation, qui cause avec sa femme.

MONSIEUR. Ainsi, tu me conseilles d'accepter ?

MADAME. Sans doute, mon ami.

MONSIEUR. Cependant il faut des titres, des chances; en ai-je assez?

MADAME. Des titres? Eh! mais, tes essais agricoles, ton entreprise industrielle qui fait travailler les pauvres de notre commune; l'école d'enseignement mutuel que tu as fondée. Pour les chances, n'avons-nous pas nos amis, l'influence de notre famille? Et puis, mon cher Jules...

MONSIEUR. Oh! oh! voici des considérations particulières.

MADAME. Sans doute. Tâchons de sortir de notre végétation provinciale. Tu peux arriver à quelque chose. Nous avons deux enfants; il faut songer d'avance à placer mon petit Jules; il faudra songer plus tard à marier Ernestine. Avec une position plus élevée, comme tout cela irait bien! Ensuite, tu pourras attraper quelque petit bout de titre. Oh! mon cher, j'y tiens absolument. Quand tu ne me ferais que baronne!

MONSIEUR, *souriant*. Tu veux être baronne!

MADAME. Oui. Vois donc. J'entre dans un salon, et l'on annonce tout bonnement madame Bonfils. A quoi cela ressemble-t-il? Un titre et le nom de notre terre, cela a l'air tout de suite de quelque chose. La femme du receveur particulier ne ferait plus tant la fière. C'est un sot préjugé, je le sais; mais on y tient toujours. Cela nous ira bien en province; à Paris, c'est indis-

pensable. Qui est-ce qui sait là-bas que tu es fils d'un membre du conseil des Cinq-Cents, et ex-préfet, et moi fille d'un président de cour, et que nous sommes considérés ici? On dit: monsieur et madame Bonfils, et voilà tout.

MONSIEUR. Quelle abondance! Mais, ma chère conseillère, si c'était seulement par ces considérations que je devrais me déterminer, assurément je resterais à végéter dans nos terres. Cependant je crois qu'il y a quelque bien à faire à mon pays, et je ne pense pas qu'un autre apportât à la Chambre plus de droiture et d'indépendance que moi.

MADAME. Eh bien! c'est cela; je ne veux pas dire autre chose. Songe à ta patrie, à tes concitoyens, à tes principes, et puis enfin (car cela n'est pas défendu, quand les intentions sont pures), songe à toi, à tes enfants, et même....

MONSIEUR. Oui, et même à ma femme, veux-tu dire. Allons, c'est bien.

(On annonce plusieurs électeurs. Madame s'esquive, et après les premiers compliments:)

1^{er} ÉLECTEUR. Notre choix est fixé, M. Bonfils; c'est vous qui êtes notre candidat.

2^e ÉLECTEUR. Nous sortons de la réunion préparatoire; vous avez eu presque toutes les voix.

LE CANDIDAT. Ah! messieurs, je suis trop flatté!...

3^e ÉLECTEUR. Nous voulons rendre justice au mérite.

LE CANDIDAT. Je ne suis pas digne. . .

1^{er} ÉLECTEUR. Et aux opinions modérées.

LE CANDIDAT. Pour cela, vous ne pouvez mieux choisir.

3^e ÉLECTEUR. Pourtant il faut de la vigueur dans les circonstances actuelles.

2^e ÉLECTEUR. Oui, peut-être sera-t-il nécessaire de déclarer la guerre à l'Europe.

3^e ÉLECTEUR. Et il faut ramener la confiance, la sécurité, faire aller le commerce, l'industrie, car nous voulons enfin vivre tranquilles.

1^{er} ÉLECTEUR. Avant tout, il faut défendre le trône de notre roi-citoyen, et comprimer la république, les partis, les émeutes.

3^e ÉLECTEUR. Certes, et diminuer les impôts, supprimer les séminaires, rogner les gros traitements, là, ferme.

LE CANDIDAT. N'ayez pas peur. Je sabrerai hardiment tout cela.

UN 4^e ÉLECTEUR. Les arriérés de la Légion-d'honneur, et nos grades des cent jours, et les pensions. . .

LE CANDIDAT. Oh! cela, c'est une autre affaire.

UN 5^e ÉLECTEUR. M. le Député, je veux dire M. le Candidat, vous n'oublierez pas les colons de Saint-Domingue.

LE CANDIDAT. Oh! tout ce que le budget permettra de faire pour rendre justice. . .

3^e ÉLECTEUR. Il faut tenir cinq cent mille hommes sur pied.

1^{er} ÉLECTEUR. Et dégrever le foncier des trente centimes extraordinaires.

5^e ÉLECTEUR. Et surtout plus d'emprunts, plus d'impôts indirects.

4^e ÉLECTEUR. Quant au traitement du clergé, je vous l'abandonne.

3^e ÉLECTEUR. L'essentiel est de nous faire dégrever dans cet arrondissement, et d'obtenir de fortes allocations pour notre canal et nos établissements publics.

LE CANDIDAT. Messieurs, vous pouvez compter que je songerais à tout cela. Je n'aurais pas d'autre intérêt que celui de mon pays.

2^e ÉLECTEUR. Vous n'êtes point un homme du mouvement, Dieu merci; mais vous ferez bien de culbuter le ministère.

4^e ÉLECTEUR. Pour ça, oui; le ministère ne va pas. On ne voit que des abus dans les journaux. C'est comme autrefois.

1^{er} ÉLECTEUR. Oh! nous savons bien que M. Bonfils ne serait ni ministériel, ni de l'opposition. Également ennemi de l'anarchie et de l'arbitraire, il combattrait pour l'ordre et la liberté.

Tous. Bravo! voilà une fameuse phrase! Elle rend bien notre idée.

LE CANDIDAT. Je serais indépendant, et je voterai selon ma conscience.

Tous, lui tendant la main. C'est cela. Allons, comptez sur nous, notre futur député.

M. Bonfils leur serre les mains, et ils se séparent amicalement.

M. Bonfils est élu; cela va sans dire. Au bout de deux mois de session, il rencontre un de ses camarades de collège qui est devenu journaliste.

LE JOURNALISTE. Eh! c'est toi, Bonfils! Ah! pardon, je devrais dire monsieur le Député, l'honorable...

LE DÉPUTÉ. Allons, trêve de mauvaise plaisanterie. Tu sais bien que je ne fais pas le personnage.

LE JOURNALISTE. Enfin, que tu le fasses ou non, tu en es un; le représentant de deux cents individus qui paient deux cents francs de contributions!

LE DÉPUTÉ. Tu ne veux pas me rendre fier de ma dignité. La peine est inutile; car je suis modeste. Je me crois tout au plus au niveau d'un journaliste, d'un distributeur de la réputation, d'un haut dispensateur de la popularité.

LE JOURNALISTE. Ily a du vrai dans l'épigramme; je l'accepte. Mais, vois-tu, chacun se sert de ses armes. Vous autres, messieurs, vous avez la tribune; nous, nous avons la presse, et, quand le combat est engagé entre nous, tu sais où est l'avantage.

LE DÉPUTÉ. Cela fait peu d'honneur à votre impartialité. Vous exploitez la publicité à votre manière, voilà tout. Mais cela fut toujours ainsi. Le lecteur se plaît à la critique. Comme en général il ne se trouve pas bien, il aime qu'on lui dise tous les jours que tout va mal. Plus on tonne contre l'état politique, contre l'état social, plus il geint; c'est comme un enfant qu'on plaint toujours et qui toujours pleure. Et, ce qui est singulier, c'est qu'un certain besoin d'opposition chagrine et tracassière s'allie souvent avec le désir du repos. J'ai vu beaucoup d'électeurs me recommander la modération, et trouver tel journal de l'opposition trop modéré.

LE JOURNALISTE. Courage! mon cher: te voilà déjà déblatérant contre la presse.

LE DÉPUTÉ. Pas plus que toi contre la tribune.

LE JOURNALISTE. Eh bien! oui, au fait; pourquoi ne suis-je pas député aussi, moi? Est-ce que je ne vaudrais pas bien un tas de gens qui sont là?

LE DÉPUTÉ. Sans aucun doute; mais cela peut venir. Il faut de la patience.

LE JOURNALISTE. Ah ! pardieu, oui, de la patience, quand on voit faire tous les jours tant de sottises. Au surplus, j'en conviens, je voudrais être acteur tout comme un autre, et, ne l'étant pas, je me mets à la galerie pour siffler la pièce. Au moins, tu conviendras que je suis franc.

LE DÉPUTÉ. Mon cher, tu montres là une triste infirmité du cœur humain. Mais il en fut toujours ainsi, et cela sera probablement toujours encore ; j'en prends mon parti.

LE JOURNALISTE. Ah ça, asseyons-nous un peu. Tiens, voici une chaise qui va te servir de sellette, car je vais te faire subir un interrogatoire.

LE DÉPUTÉ. Voyons, voyons.

LE JOURNALISTE. D'abord, dis-moi, là, franchement, mon cher Bonfils, toi, honnête garçon, comme je t'ai toujours connu, comment peux-tu soutenir le ministère ? Est-ce qu'on peut jamais être ministériel ?

LE DÉPUTÉ. Tu sais très-bien que je ne vote pas systématiquement, que tantôt j'appuie une opinion, tantôt une autre, suivant ma conviction ; mais je ne veux que le possible, je ne défends que les améliorations immédiatement exécutables. Et puis, est-ce qu'il ne faut pas un gouvernement, et des hommes qui l'appuient ?

Est-ce que si l'on devait changer tout ministère qui fait des fautes, on ne changerait pas de ministère tous les jours ? Est-ce que tes amis ne feraient pas aussi des fautes à leur manière ? Pour moi, tout en restant fidèle à mon éternel principe politique, *le plus grand bonheur du plus grand nombre*, j'ai pour règle de tolérer ce qui est passable, et de ne quitter le bien pour le mieux qu'après mûr examen.

LE JOURNALISTE. Bravo, voilà ce qui s'appelle un parfait optimiste.

LE DÉPUTÉ. Tu es encore dans l'erreur. Je suis loin de croire que tout va pour le mieux. Beaucoup de choses même me semblent aller fort mal ; mais je l'attribue à notre pauvre nature, qui est très-imparfaite. C'est surtout quand on voit de près un gouvernement qu'on peut s'en convaincre. Il y a long-temps que les moralistes rabâchent tout cela, et en pure perte. Nos illusions dureront éternellement. On a toujours dit que le pouvoir gâte les hommes, et chacun persiste à croire que ses hommes de prédilection seraient des anges au pouvoir ; que l'application de ses théories n'éprouverait point de difficulté, et serait à l'abri de toutes mauvaises chances.

LE JOURNALISTE. Ah ça, on dirait que tu es doctrinaire

LE DÉPUTÉ. Je n'ai jamais bien su ce qu'on en-